

**LE PROGRÈS chez ÉLISÉE RECLUS :
HISTOIRE et ACTUALITÉ d'une APPROCHE**

par Philippe PELLETIER (université Lyon 2)

La critique du progrès est l'un des principaux *topoi* de l'écologisme, toutes tendances confondues ou presque. Si l'on se cantonne à la période contemporaine, on la retrouve chez de nombreux penseurs comme Ivan Illich ou Hans Jonas. On sait aussi, bien avant Daniel Boy, qu'elle caractérise depuis plusieurs décennies une partie croissante des sociétés industrialisées ¹. Ainsi, au cours des années 1930, une majeure partie du personnalisme, notamment, s'attaque déjà au progrès.

En 1936, Bernard Charbonneau (1910-1996), représentant du personnalisme dit « gascon », stigmatise « le progrès contre l'homme » : « C'est l'idéologie du Progrès qui nous tue » affirmait-il ². La même année, Denis de Rougemont (1906-1985), essayiste polygraphe dans plusieurs revues de l'époque (*Plans, Esprit, Nouvelle revue française, Nouveaux Cahiers...*), estime que « la destruction des lieux ou principes communs à la pensée et à l'action, je le dis aux penseurs comme tels et aux hommes d'action comme tels, voilà l'aboutissement des mesures rationnelles qui furent un temps celles du Progrès » ³.

Le groupe d'intellectuels non-conformistes de *L'Ordre nouveau* (1930-1939), auquel appartient également Rougemont, prend en charge une critique du progrès. Pour ses fondateurs Robert Aron (1898-1975) et Arnaud Dandieu (1897-1933), « la rapidité du progrès est telle qu'aucune invention technique ne peut prendre sa place normale dans l'équilibre psychique et social, en un mot, ne peut être assimilée, puisqu'elle est aussitôt dépassée par une autre méthode également fabriquée et plus séduisante. Perpétuelle surenchère de nouveauté et de nouveauté technique : course sans fin à dos d'abstrait » ⁴.

Dans un article éditorial, intitulé « Comment se posent les problèmes techniques », le groupe fait, dans sa revue éponyme, le constat suivant : « Le progrès est une aspiration profonde de l'être humain. Mais le progrès matériel, s'il est un élément du progrès, n'est pas tout le progrès. Sa recherche exclusive conduit à un productivisme destructeur des valeurs humaines, forme la plus dégradée du matérialisme contemporain » ⁵.

Si l'on fait un saut jusqu'à nos jours, on retrouve des propos similaires. Selon Jean-Paul Besset, « le mythe salvateur du Progrès est mort » ⁶. Pour Dominique Bourg, qui, avec Jean-Michel Besnier, se demande si « peut-on encore croire au progrès », « confier notre salut au progrès

¹ Boy Daniel (1998) : *Le Progrès en procès*. Paris, Presses de la Renaissance, 270 p.

² Conférence faite à Bordeaux le 15 janvier 1936. Reproduite in *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*, Paris, Seuil (2014), p. 81-117, p. 112.

³ Rougemont Denis de (1936) : *Penser avec les mains*. Paris, Albin Michel, 256 p., p. 44.

⁴ Aron Robert, Dandieu Arnaud (1931) : *Le Cancer américain*. Lausanne, rééd. L'Âge d'homme (2008), 144 p., p. 63-64.

⁵ *L'Ordre Nouveau*, 15 janvier 1934, p. 1-9.

⁶ Rédacteur en chef au quotidien *Le Monde* pendant dix ans. D'abord militant à la LCR, puis co-fondateur d'Europe-Écologie. Député européen (2009-2014). Conseiller de Nicolas Hulot. Décroissant. *Comment ne plus être progressiste... sans devenir réactionnaire* (2005), Paris, Fayard, 340 p.

technologique et à l'économie relève de l'illusion »⁷. Jean-Marie Pelt juge préoccupant de vivre « dans une phase de l'Histoire où le progrès scientifique repousse les limites de la puissance de l'homme »⁸. Pour Serge Latouche, « le progrès est la condition, mais aussi le résultat de l'économicisation du monde et de l'accumulation illimitée de capital, de marchandises et de biens matériels et immatériels »⁹.

La critique du progrès touche des domaines aussi divers que la technique, la science, la philosophie de l'histoire ou la civilisation. Sur ce dernier point, Gilbert Rist postule même que l'idée de « développement », corollaire à celle de « progrès », serait d'essence « occidentale », bien que cela contrevienne à ce qui s'est passé et se passe encore au sein du monde sinisé¹⁰.

Bien souvent, la critique du progrès s'accompagne d'une remise en cause des idéologies héritées du XIXe siècle qui sont considérées comme obsolètes, dépassées par les problématiques du monde contemporain et impertinentes dans la recherche de solutions. La conclusion claque avec Frédéric Rouvillois estimant que « l'invention du progrès » au cours des Lumières européennes ne serait rien moins qu'« aux origines de la pensée totalitaire »¹¹.

1. Pourquoi Élisée Reclus ?

Face à ces approches, mon propos sera double. D'une part, il partira de l'hypothèse que le monde actuel n'est ni post-industriel, ni post-moderne dans la mesure où il n'y a jamais eu autant d'industries, de manufactures ou d'ouvriers que de nos jours, et que la critique du modernisme masque mal des enjeux souvent contradictoires entre tentatives de dépassement épistémique et conservatisme culturalo-religieux. Les problématiques exposées par le mouvement socialiste et anarchiste naissant au cours de la première Révolution industrielle, ainsi que certaines de ses solutions, peuvent donc être considérées comme encore opératoires, *mutatis mutandis*. Autrement dit, le système capitaliste et étatique actuel a changé de degré, dans une mesure qu'il ne faut ni sous-estimer ni surestimer, mais pas de nature. Simultanément, on peut d'ores et déjà remarquer que la critique du progrès qui remonte aussi à cette époque est similaire à celle de nos jours.

D'autre part, il s'agira de présenter l'apport effectué à cette époque par Élisée Reclus (1830-1905) qui offre l'infini avantage, par rapport à un Marx enfermé dans la bibliothèque du British Museum, d'avoir voyagé dans le monde entier et d'avoir frotté ce qu'il appelle sa mésologie et sa géographie sociale au contact de la diversité des peuples et des milieux. De fait, ce géographe anarchiste propose une conception originale du progrès, sans rejoindre les idolâtres du toujours plus et sans se rallier aux contempteurs du progrès.

C'est en particulier à la fin de sa vie qu'il la formule, dans le dernier chapitre — intitulé sobrement « Progrès » — de son dernier ouvrage, lequel clôt une œuvre considérable et qui porte le nom souvent repris, bien que rarement cité (Klages, Dardel, Sorre...), de *L'Homme et la Terre* (1905). La figure de Reclus nous intéresse d'autant plus que certains le considèrent comme un précurseur et de l'écologie (scientifique) et de l'écologisme (politique), à tort selon moi. En effet,

⁷ Bourg Dominique, Besnier Jean-Michel (2000) : *Peut-on encore croire au progrès ?* Paris, PUF, 248 p. Philosophe, Dominique Bourg est également vice-président de la Fondation Nicolas-Hulot, directeur de la collection « Fondations écologiques » chez Labor & Fides, et ancien membre du Centre d'étude et de recherche interdisciplinaire en théologie de Strasbourg.

⁸ *Alliance pour une Europe*, 16, janvier-février 2008. Biologiste, agrégé de pharmacie puis botaniste, Jean-Marie Pelt est l'auteur de nombreux ouvrages sur les plantes, l'écologie et sa foi chrétienne (par exemple : *Dieu de l'univers, science et foi*, 1995 ; *Le Jardin de l'âme*, 1998 ; *Dieu en son jardin*, 2003 ; *Nature et spiritualité*, 2008).

⁹ Latouche Serge (1995) : « La Mégamachine, introduction ». *Revue du Mauss*, p. 10.

¹⁰ Rist Gilbert (1996) : *Le Développement, histoire d'une croyance occidentale*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 426 p. Pelletier Philippe (2012) : « La Baleine, le cèdre et le singe, respect et irrespect de la nature au Japon ». *Repenser la nature, dialogue philosophique, Europe, Asie, Amériques*, Jean-Philippe Pierron et Marie-Hélène Parizeau dir., 2012, Presses Universitaires de Laval, 452 p., p. 393-410.

¹¹ Rouvillois Frédéric (1999) : *L'Invention du progrès, aux origines de la pensée totalitaire (1680-1730)*. Paris, Kimé, 490 p.

connaissant les positions social-darwiennes et conservatrices du fondateur de l'écologie en 1866, le naturaliste allemand Ernst Haeckel, dont il se défie et qu'il critique, il préfère parler de « mésologie » et de « géographe sociale »¹².

Le propos de Reclus sur le progrès peut s'analyser non seulement par ce qu'il en dit directement — ses affirmations, sa démonstration — mais aussi par les auteurs qu'il évoque soit nommément, pour renforcer son propos, soit allusivement, surtout pour pointer ceux qui dénigrent le progrès. Se dégage ainsi un référentiel parfois surprenant mais original puisqu'on y trouve, outre des auteurs socialistes ou anarchistes attendus, des intellectuels aux convictions variées.

2. La question de la finitude est posée

Dès le début de son chapitre, Élisée Reclus souligne les différentes acceptation du terme de « progrès », et donc les ambiguïtés qu'il peut véhiculer. Il insiste sur sa relativité, mais il le fait d'une façon a priori surprenante car il ne se cantonne pas à l'approche temporelle habituellement liée à la notion de progrès conçu comme avancée dans le temps. Il l'élargit en effet à l'espace, donc à la géographie. Selon lui, « pris dans un sens absolu, le mot de "progrès" n'a point de signification puisque le monde est infini et que, dans l'immensité sans borne, on reste toujours également éloigné du commencement et de la fin »¹³. Autrement dit, il s'agit d'un infini spatio-temporel.

Cette conception reclusienne, qui heurte les raisonnements actuels sur la finitude ou les limites de la planète, s'explique doublement : par un refus de toute philosophie de l'histoire, puisque la course des temps n'est pas programmée, conformément à la pensée anarchiste, et par une affirmation de la géographie sociale qui récuse tout malthusianisme, également en conformité avec les principes anarchistes et socialistes du XIXe siècle. La tradition socialiste, marxiste comprise, voit en effet dans la pensée de Malthus une idéologie bourgeoise qui a pour fonction d'empêcher tout partage social des richesses sous prétexte qu'il n'y en aurait pas assez à cause de la nature.

Mais la conviction de Reclus sur ce point se veut également rationnelle. Son argumentation s'appuie sur un souci moral et social (la joie pour tous d'avoir des enfants, l'hypocrisie et la mesquinerie des riches), et sur une démonstration scientifique (c'est matériellement possible, donc socialement faisable).

Avec l'aide de son secrétaire Henri Sensine (1854-1937), il se livre ainsi à un calcul portant sur les surfaces, les terres et les richesses, qui lui permet de conclure : « Nous voulons étendre la solidarité à tous les hommes, sachant d'une manière positive, grâce à la géographie et à la statistique, que les ressources de la Terre sont amplement suffisantes pour que tous aient à manger. Cette loi prétendue d'après laquelle les hommes doivent s'entre-manger n'est pas justifiée par l'observation. C'est au nom de la science que nous pouvons dire au savant Malthus qu'il s'est trompé. Notre travail de tous les jours multiplie les pains et tous seront rassasiés »¹⁴. Il développe ce propos dans un autre passage de *L'Homme et la Terre* consacré au peuplement¹⁵.

Bien sûr, on pourrait penser que Reclus ignore deux choses dont il ne pouvait pas prévoir les effets considérables : la formidable croissance démographique planétaire, urbaine en particulier, que connaîtra le XXe siècle, et la raréfaction des ressources naturelles. Mais ce n'est pas du tout le cas.

¹² Pelletier Philippe (2015) : « Actualité de la mésologie reclusienne ». Colloque *Retour des territoires, renouveau de la mésologie*, Université de Corte, 26-27 mars. (2012) : « Pourquoi Élisée Reclus a choisi la géographie et non l'écologie ». Colloque international *Géographie, écologie, politique : un climat de changement ?*, Université d'Orléans, 6-8 septembre.

¹³ *L'Homme et la Terre* (1905), t. VI, chap. XII "Progrès", p. 501 (infra *H&T*).

¹⁴ Lettre de 1884 d'Élisée Reclus à Richard Heath. Citée par Reclus Paul (1939) : *Les Frères Élie et Élisée Reclus, ou du Protestantisme à l'Anarchisme*. Paris, Les Amis d'Élisée Reclus, rééd. 1964, 212 p., p. 116.

¹⁵ *H&T*, t. V, livre I, chap. 1.

Concernant le premier phénomène, Élisée Reclus prévoit pratiquement la vague de croissance urbaine, auquel il ne s'oppose d'ailleurs pas. « Actuellement, rien ne fait présumer que ces prodigieuses agglomérations d'édifices aient atteint leur plus grande étendue imaginable : bien au contraire »¹⁶. Il donne même des chiffres très élevés qui seraient possibles : seize milliards d'hommes pour la seule bande équatoriale !

Concernant le second phénomène, il développe un argumentaire qui correspond à sa conception du progrès. Comme exemple, on peut prendre son approche du problème des sols, question toujours d'actualité, en la mettant en contraste avec l'analyse de Marx.

3. L'exemple des sols

Un passage célèbre du *Capital* (1867) montre comment Marx, quoique brièvement, traite la question. « Chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol ; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les États-Unis du nord de l'Amérique, par exemple, se développe sur la base de la grande industrie, plus ce procès de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur »¹⁷.

À l'instar de Proudhon, Marx relève ce qui est désormais une évidence — le lien entre le progrès technique et l'exploitation du travail — sans qu'il rejette d'ailleurs la conception du « progrès » en soi. Sa référence aux « sources durables » révèle au passage que la question de la « durabilité » des ressources n'est pas nouvelle, qu'elle est déjà une préoccupation de la Révolution industrielle. Marx convient également d'une relation entre la géographie (« la terre ») et la société (« le travailleur »), une approche qu'il n'approfondira toutefois pas dans son œuvre à part quelques saillies déterministes.

Enfin, il évoque le cas de l'agro-industrie américaine, car c'est effectivement là que se développe l'agriculture mécanique et chimique, mais il se trompe dans son pronostic. Certes la « destruction » des sols s'accroîtra aux États-Unis, mais l'épisode du Dust Bowl des années 1930 précédant la Grande dépression amènera les capitalistes américains eux-mêmes à prendre des mesures énergiques pour redresser la barre productive. Pour étayer son exemple de l'Amérique du nord, Marx se réfère à Justus Liebig et à son ouvrage *Introduction aux lois naturelles de la culture du sol* (1862). Selon lui, « c'est l'un des mérites immortels de Liebig d'avoir fait ressortir amplement le côté négatif de l'agriculture moderne au point de vue scientifique ».

Une cinquantaine d'années plus tard, Élisée Reclus aborde à son tour le problème des sols. Mais, au-delà de quelques constats communs, il l'analyse de façon opposée à Marx. Certes, lui aussi reconnaît la mutation de la condition paysanne : « Le paysan, tel qu'on le connut autrefois, est en voie de disparition » à cause de l'évolution de la propriété, la prolétarianisation des villes et des campagnes, la concurrence agro-alimentaire mondiale »¹⁸. Il dénonce « l'imprévoyante gestion [qui] a pour conséquence de disperser les ressources indispensables à la terre et d'épuiser les champs pour une longue période »¹⁹.

Mais il souligne aussi la complexité socio-géographique des rapports entre pédologie, climat et travail humain. Face à des « famines » ou des « disettes », il existe en effet d'autres régions : là « où la terre depuis longtemps féconde est soutenue par le travail de l'homme et par une nourriture

¹⁶ *H&T*, t. V, p. 374-375-376.

¹⁷ Marx Karl (1867) : *Le Capital*. Livre premier, chap. XV, sous-chapitre X, éditions sociales (trad. Joseph Roy), p. 360-361.

¹⁸ *H&T*, t. VI, p. 294.

¹⁹ *Ib.*, p. 295.

d'engrais appropriée, la récolte des bonnes années et même des années moyennes fournit amplement la quantité des produits nécessaires à l'alimentation de tous, campagnards et citadins »²⁰.

La conclusion de Reclus est alors sans ambiguïté. Vu sa pertinence et son actualité, elle mérite d'être citée longuement : « À diverses reprises, des prophètes de malheur annoncent que l'imprévoyance de l'homme aura pour résultat fatal et prochain un rendement insuffisant des récoltes, et par suite l'affaiblissement, la ruine, la mort de l'humanité. Vers le milieu du dix-neuvième siècle, le chimiste Liebig prédisait l'appauvrissement graduel de toutes les cultures par la disparition des sels de potasse et autres que les cours d'eau emportent sans retour vers la mer. Cinquante ans plus tard, en 1898, devant l'Association Britannique des Sciences réunie à Bristol, un autre chimiste et physicien, Crookes, proclame que les terres vont manquer pour la culture du blé, que le nitrate de soude sera épuisé avant 1930, que le seul moyen d'éviter la famine universelle et définitive est de trouver le moyen pratique de la production artificielle de ce sel. Mais ces cris d'alarme n'ont point empêché que le nombre des hommes se soit accru et qu'il y ait eu pour eux les aliments nécessaires, autant du moins que le comporte la misère des faméliques, peut-être en voie de diminution »²¹.

Cette analyse n'est pas surprenante chez Reclus. Le problème ne vient pas, selon lui, d'une erreur des techniques ou de la science mais d'une mauvaise utilisation de celles-ci, par le capitalisme, et d'un gaspillage, d'où n'est d'ailleurs pas exclue une perte du sens moral et civique. Pour Reclus, « il n'existe point de "bonnes terres" jadis : toutes ont été créées par l'homme, dont la puissance créatrice, loin d'avoir diminué, s'est au contraire accrue dans d'énormes proportions »²². Cette position heurte de plein fouet les malthusiens qui préfèrent s'en prendre aux conséquences plutôt qu'aux causes.

Un siècle après ce propos de Reclus, qu'en est-il ?

Globalement, ce qu'annonce le géographe anarchiste est juste. La croissance démographique n'a pas entraîné la disparition de l'humanité. La prophétie catastrophiste de Malthus est erronée. Le nitrate de soude est toujours disponible. La famine ou la disette n'ont certes pas disparu, mais, par rapport au XVIIIe ou au XIXe siècles, la situation s'est relativement améliorée puisque la malnutrition ou la sous-nutrition ont en partie remplacé la famine généralisée — ce qui ne revient pas à dire qu'il faille s'en contenter. L'humanité n'est pas morte.

4. Progrès, régress, civilisation et nos « frères primitifs »

Pour préciser sa conception du progrès, Élisée Reclus se réfère d'emblée à l'opinion commune, qu'il met sous la plume d'un historien britannique plutôt classique, Edward Gibbon (1737-1794), et qu'il cite : « Depuis le commencement du monde, chaque siècle a augmenté et augmente encore la richesse réelle, le bonheur, la science, et peut-être la vertu de l'espèce humaine »²³. Pour le géographe anarchiste, « l'opinion moyenne relative au progrès coïncide bien avec celle de Gibbon (...) : l'amélioration de l'être physique au point de vue de la santé, l'enrichissement matériel et l'accroissement des connaissances, enfin le perfectionnement du caractère, devenu certainement moins cruel, plus respectueux de l'individu, et peut-être plus noble, plus généreux, plus dévoué »²⁴.

Reclus fait alors intervenir alors la notion de « civilisation » en parallèle à celle de « progrès ». Comme pour le second terme, qui « pris dans un sens absolu n'a point de signification puisque le

²⁰ Ib., p. 297.

²¹ Ib., p. 300.

²² *H&T*, conclusion du t. V, livre IV, chapitre 1, p. 502.

²³ *H&T*, t. VI, p. 502. Gibbon est connu pour *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*. 6 vol. (1776-1788).

²⁴ *H&T*, t. VI, p. 506.

monde est infini», le premier peut revêtir, selon lui, plusieurs sens possibles : « Le mot de “civilisation“, qu’on emploie d’ordinaire pour indiquer l’état progressif de telle ou telle nation est, comme le terme de “progrès“, une de ces expressions vagues dont les divers sens se confondent »²⁵.

Reclus rappelle donc son sens commun — « raffinement des mœurs », mais aussi « améliorations matérielles dues à la science, à l’industrie moderne » — pour ajouter un élément important sur lequel il attire l’attention. Selon lui, « la société actuelle contient en elle toutes les sociétés antérieures à l’état de survivances », notamment sous forme de « classes superposées » (on se rappellera que Reclus distingue trois lois en géographie sociale : « la “lutte des classes“, la recherche de l’équilibre et la décision souveraine de l’individu »). Et ces classes peuvent présenter des « situations extrêmes » avec « un écart saisissant ».

On pourrait alors croire que Reclus, dans cette combinaison du progrès et de la civilisation, en retire une conception soit cumulative, soit téléologique. Telle est la démarche qu’adoptera par exemple, une décennie plus tard, Charles Péguy (1873-1914) qui critique le progrès conçu comme une « caisse d’épargne » — où l’humanité apporterait toujours sans rien en retirer — ou encore comme un « escabeau » — soit l’histoire comme gravie marche après marche²⁶. Mais Élisée Reclus part dans deux autres directions.

D’une part, il dépoussière la théorie des *corsi e ricorsi* — qu’il traduit en « progrès » et « régrès » — tirée du philosophe napolitain Gianbattista Vico (1744-1803), traduite par Michelet et reprise par Proudhon. Il en écarte l’idée du retour à un point de départ pour en garder le principe d’un progrès jamais définitif, et qui contient toujours des éléments de régrès : « On parle plus volontiers d’une “spirale de civilisation“ dont les cycles, sans cesse agrandis, se développent indéfiniment pendant le cours des âges »²⁷.

D’autre part, Reclus se défait de toute philosophie de l’histoire pour introduire immédiatement une dimension spatiale, géographique et mésologique. Il évoque la géographie du temps long en faisant correspondre « l’amélioration générale de l’humanité pendant la période historique » aux « autres cycles de la vie terrestre » qui suivent une autre temporalité et qui ont d’autres effets spatiaux²⁸. Parmi les « temps géologiques », il évoque l’expérience du « refroidissement climatique » ou celle de « la dessiccation ». Autrement dit, il reconnaît la capacité des êtres humains à être des « agents géologiques » comme il l’écrit ailleurs de façon positive, anticipant ainsi sur la notion actuelle d’anthropocène²⁹.

Conformément à sa conception du darwinisme, où la seule « lutte pour l’existence » — ainsi que « pour l’espace » comme le rajoutera le géographe allemand Friedrich Ratzel (1844-1904) à la même époque que Reclus — est contrebalancée par « l’entraide », principe également souligné par les autres géographes anarchistes que sont Pierre Kropotkine (1842-1921) et Léon Metchnikoff (1838-1888), Reclus replace le progrès humain dans le cadre plus général de l’évolution dont relèvent progrès, régrès et civilisation.

Ainsi, « en se limitant à la seule perspective que présente l’évolution spéciale de l’homme et des animaux qui l’entourent, il est certain que, des origines connues jusqu’à l’époque actuelle, notre monde humain s’est développé de manière à réunir ses groupes épars en une société générale de plus en plus cohérente, et à former avec la Terre qui le porte un tout de plus en plus intime. C’est là ce que, dans leur conception particulière et subjective, les hommes appellent “le progrès“ »³⁰.

²⁵ *H&T*, t. VI, p. 504.

²⁶ Péguy Charles (1912-13) : « Clio, dialogue de l’histoire et de l’âme païenne ». *Œuvres en prose*, La Pléiade, p. 129.

²⁷ *H&T*, t. I, chap. VI, p. 346.

²⁸ *H&T*, t. VI, p. 502.

²⁹ Les « peuples », à mesure qu’ils se sont « développés en intelligence et en liberté », sont « devenus, par la force de l’association, de véritables agents géologiques [qui] ont transformé de diverses manières la surface des continents, changé l’économie des eaux courantes, modifié les climats eux-mêmes ». « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *La Revue des Deux Mondes*, t. 63, 15 mai 1866.

³⁰ *H&T*, t. VI, fin du chap. III, p. 164.

L'unité de la Terre (l'interrelation des écosystèmes dirait-on de nos jours), l'unité de l'humanité (la société mondiale) et leur combinaison « intime », voilà le mot d'ordre de la géographie reclusienne. Et, dans cette « société mondiale »³¹, il existe différents niveaux de « développement » et de « progrès » sans que l'on puisse attribuer un degré de supériorité à tel ou tel peuple, ou « nation », puisque jouent également les régress. Autrement dit, les sociétés dites « civilisées » ou « progressives » ne sont pas celles que l'on croit.

S'interpose alors l'une des caractéristiques de la géographie reclusienne probablement la plus oubliée qu'est sa connexion avec l'anthropologie. Notamment grâce à son frère aîné Élie Reclus (1828-1904) qui s'y était spécialisé, Élisée prend régulièrement en compte les peuples dits premiers³².

Dans cette conclusion de *L'Homme et la Terre* sur le progrès, Élisée Reclus, qui en appelle à « l'ethnographie comparée », y consacre significativement plusieurs pages, s'appuyant sur plusieurs auteurs (Semper, Blumentritt, Pinard, Bastian, Boek, Forbes...), notamment Alfred Wallace (avec son « mémorable passage du *Malay archipelago* publié en 1869 »³³) ou un sociologue belge proche des anarchistes et quelque peu oublié, Guillaume de Greef (1842-1924).

Ces « frères primitifs », comme il les appelle, sont constitués de « milliers de peuplades et autres agglomérations ethniques comprises par les orgueilleux “civilisés” sous le nom de “sauvages” », mais qui, souvent, « ont réussi à se maintenir en dehors des “civilisateurs” — trop souvent destructeurs »³⁴. Il existe ainsi de nombreux « cas dans lesquels la supériorité morale, aussi bien qu'une appréciation plus sereine de la vie, se rencontrent en des sociétés dites sauvages ou barbares, très inférieures à la nôtre par la compréhension intellectuelle des choses »³⁵.

Reclus introduit notamment une distinction intéressante, sur laquelle nous ne pouvons pas nous étendre ici, entre les « sociétés du monde réputé sauvage », où dominant « la simplicité », « l'homogène » et « l'équilibre », et les « sociétés modernes », caractérisées par la « complexité », les « découvertes et progrès partiels » et la « structure hétérogène ». Entre les deux évolue toute une gamme de situations néanmoins unies par « l'unité humaine », « les progrès matériels et moraux les uns les autres » ou l'« acte collectif de la volonté sociale »³⁶.

5. La double critique reclusienne de la religion et du « décadentisme »

Élisée Reclus ne s'illusionne pas sur les vertus du progrès matériels et techniques. Ainsi il ironise : « De quels chants de triomphe en l'honneur du progrès n'ont pas été accompagnées les inaugurations de toutes les usines industrielles avec leurs annexes de cabarets et d'hôpitaux ! Certes, l'industrie amena de réels progrès dans son cortège, mais avec quel scrupule il importe de critiquer les détails de cette grande évolution ! »³⁷.

Pour autant, l'enchaînement même de ces deux phrases montre bien qu'il ne récuse pas le progrès en soi. Il va même plus loin en déplorant que « des hommes de haute intelligence nient absolument le progrès »³⁸. Ainsi « quelques grands esprits ne contentent point d'admettre ces restrictions capitales à la notion du progrès, ils nient même qu'il puisse y avoir amélioration réelle dans l'état général de l'humanité »³⁹.

³¹ *H&T*, t. VI, p. 515.

³² *H&T*, t. VI, p. 510.

³³ *H&T*, t. VI, p. 513.

³⁴ *H&T*, t. VI, p. 514 et 515.

³⁵ *H&T*, t. VI, p. 512.

³⁶ *H&T*, t. VI, p. 515, 519, 523 et 531.

³⁷ *H&T*, t. VI, p. 503.

³⁸ *Ib.*.

³⁹ *Ib.*.

Reclus dénonce alors les contempteurs contemporains du progrès, qu'il subdivise en deux catégories : la première qu'il nomme — celle des religieux et des religions — et la seconde pour laquelle il ne donne pas de noms précis, mais que l'on peut identifier comme étant celle du courant des « décadents ».

Dans sa critique de la religion, Reclus vise le principe créationniste qui postule une « perfection suprême », celle du créateur divin. Or celle-ci et celui-ci n'existant pas, le discours religieux ne peut que stigmatiser « la chute », « la décadence » ou le « régrès fatal », tout en l'attribuant au péché. Il accompagne de surcroît les intérêts de la classe dominante qui présuppose que « toute révolution, tout changement doit être une chute, un retour vers la barbarie », ce qui conduit au conservatisme, sinon à l'immobilisme ⁴⁰. Il cite l'historien saxon, luthérien, piétiste et conservateur, Leopold von Ranke (1795-1886), pour qui le progrès coupe « les hommes, assurés d'une amélioration de siècle en siècle » de la « dépendance directe de la divinité » ⁴¹. Il lui oppose le philosophe libertaire Jean-Marie Guyau (1854-1888) pour qui « l'idée du progrès est en antagonisme avec l'idée religieuse » ⁴².

La critique reclusienne revêt ainsi une double actualité. Elle renvoie à la position de l'Église catholique qui se déclare officiellement hostile au progrès dès l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII (1891), reprise plus tard par Paul VI notamment dans son encyclique *Humanae vitae* (1968). Elle s'applique également aux tendances religieuses et anti-progressistes de l'écologisme, que l'on trouve par exemple chez Jean-Marie Pelt ⁴³.

Parallèlement aux religieux, Élisée Reclus distingue d'autres contempteurs du progrès. Selon lui, il existe des hommes effrayés par les bouleversements de la Révolution industrielle qui se mettent à « discourir en prose et en vers sur la “corruption du siècle” » et qui, à propos de l'humanité, « parlent volontiers de sa décadence ». En utilisant ces expressions à la mode, Reclus vise le courant souvent anti-moderniste, parfois lié au symbolisme, qui dénonce la supposée décadence de l'époque et qui se rapproche parfois de l'anarchisme. Celui-ci voit alors s'entrecroiser le courant individualiste en plein essor — qui lui correspond le mieux — et le courant syndicaliste révolutionnaire qui se structure — dont les « décadentistes » ne tardent pas à se détacher vu son caractère jugé trop plébéien ou prosaïque ⁴⁴.

Dans *La Confession d'un enfant du siècle* (1836), Alfred de Musset (1810-1857) lance déjà l'idée d'un « mal du siècle », qui est reprise par une succession de romanciers, de poètes et d'essayistes. En 1886, Anatole Baju (1861-1903) fonde *Le Décadent littéraire et artistique*, revue qui accueille par exemple Verlaine et Tailhade. Prônant en 1892 une « anarchie littéraire » (1892) et écrivant que « nous nous abstenons de politique comme d'une chose idéalement infecte et abjectement méprisable », il publie cependant, une poignée d'années plus tard, un opuscule intitulé *Principes du socialisme* (1895), avec une préface signée par le socialiste marxiste et électoraliste Jules Guesde.

Paul Adam (1862-1920), l'un des premiers « décadents », et célèbre pour son *Éloge à Ravachol* (1892), fricote quelque temps avec les libertaires autour des années 1890-1892. Puis il écrit dès 1893 un article hostile à l'anarchisme avant de devenir boulangiste et enfin cocardier en 1914. Adolphe Retté (1863-1930), poète symboliste devenu anarchiste en 1896, critique du Félibrige, de Maurras et de Mallarmé, se convertit au catholicisme en 1906 en reniant ses œuvres antérieures. Quant à Léo Taxil (1854-1907), un temps célèbre pour sa *Corruption fin-de-siècle* (1894), son

⁴⁰ *H&T*, t. VI, p. 508.

⁴¹ *H&T*, t. VI, p. 506.

⁴² Guyau Jean-Marie (1879) : *Morale d'Épicure*, p. 153 et suiv., *H&T*, t. VI, p. 506.

⁴³ Ainsi ce propos de Jean-Marie Pelt : « Si nous sommes lucides, nous ne pouvons que voir que nous sommes actuellement dans le mythe de Prométhée, dans une phase de l'Histoire où le progrès scientifique repousse les limites de la puissance de l'homme et où l'homme, se posant lui-même en demi-dieu, abandonne Dieu. C'est particulièrement visible dans le mouvement contemporain des sciences, de la technologie et de l'économie : l'homme y a pris la place de Dieu ». *Alliance pour une Europe*, 16, janvier-février 2008.

⁴⁴ Lecerclé Jean-Pierre (2013) : « La notion de littérature anarchiste ». *Conférences en français de la RIA, 8-12 août 2012*, Paris, Place d'armes, 132 p., p. 47-130.

anticléricalisme radical est dégonflé par l'imposture d'un prétendu écrit sataniste (l'affaire Diana Vaughan en 1897).

Dès 1885, *Le Révolté*, journal fondé par Kropotkine en 1879 puis repris par Jean Grave (1854-1939) à partir de 1883 avec l'appui financier, moral, politique et épistolaire d'Élisée Reclus, rend compte avec sympathie au début, de ce mouvement du « symbolisme décadent », mais déplorant déjà le « pessimisme » de ces « jeunes réactionnaires »⁴⁵. Tout en appréciant le talent de certains de ces littérateurs, il reste sceptique quant à leur intérêt pour la question sociale et à la profondeur de leur engagement, ce que la suite s'est donc chargé de démontrer comme on l'a vu. L'enthousiasme initial qu'Élisée Reclus exprime en 1892 pour les *Entretiens politiques et littéraires* (1890-1893), fondés par Adam, Vielé-Griffin et Régnier et qui relaient les décadents, s'est donc singulièrement refroidi en 1905 dans *L'Homme et la Terre*⁴⁶.

Cette évolution aurait pu amener Reclus à critiquer la remise en cause du progrès faite par Georges Sorel (1847-1922), auteur qu'il a lu mais qu'il cite uniquement pour ses écrits sur l'histoire. Ce personnage complexe, qui oscille d'un syndicalisme révolutionnaire mélangeant Proudhon et Marx à l'Action française, admirateur de Lénine et admiré par Mussolini, publiera en effet, quelques années après le décès de Reclus, *Les Illusions du progrès* (1911). Dans ce livre, il estime que « la théorie du progrès a été reçue comme un dogme à l'époque où la bourgeoisie était la classe conquérante ; on devra donc la regarder comme étant une doctrine bourgeoise »⁴⁷.

6. Les « prophètes de malheur » selon Reclus

Si l'on reprend l'exemple des sols, on peut analyser les caractéristiques sociales, idéologiques et politiques de ces dénigreur du progrès, de ces « esprits chagrins » et autres « prophètes de malheur » qu'évoque Reclus.

Comme Marx, Reclus se réfère à Liebig mais pour dénoncer le discours alarmiste de celui-ci. De fait, le sel de potasse n'a pas disparu contrairement à ce qu'affirmait ce chimiste, et le « procès de destruction » généralisée des sols qu'annonçait Marx via Liebig n'a pas eu lieu : le phénomène est plus complexe, géographiquement et géopolitiquement plus diversifié.

Certes, les théories de Liebig arrangent Marx, qui l'aime beaucoup (*Le Capital* s'y réfère à cinq reprises), pour soutenir sa vision apocalyptique d'un capitalisme courant à sa perte sous le poids de ses contradictions. Mais les deux hommes se trompent : le capitalisme est toujours là et les sols produisent encore — et quelles que soient les conditions variées ou les excès chimiques.

Le personnage de Liebig, cité par Marx et par Reclus, ainsi que le personnage de Crookes, ajouté par Reclus dans sa critique, ne sont pas anodins. De façon exemplaire, ils préfigurent, au XIXe siècle, une technocratie écologiste composée en partie de savants, ou bien s'appuyant sur eux. Justus von Liebig (1803-1873), issu d'une classe moyenne allemande, est un chimiste qui travaille sur la chimie biologique et la chimie organique. Il milite également pendant sa jeunesse au sein d'une organisation nationaliste radicale, le *Korps Rhenania*, puis il devient baron en 1845. Il invente un fertilisant basé sur le nitrate. Sa dénonciation de l'appauvrissement des sols s'accompagne de son investissement dans le monde des affaires puisqu'il fonde en 1865 une entreprise d'alimentation à partir des carcasses de viande animale.

Quant à Sir William Crookes (1832-1919), c'est un chimiste et un physicien britannique, par ailleurs passionné de spiritisme. Sa technique dite des « tubes de Crookes » permettra de découvrir les rayons X. Au congrès scientifique de 1898, celui qui est évoqué plus haut par Reclus, ce partisan de Malthus n'y va pas par quatre chemins : « Mon principal souci est l'intérêt

⁴⁵ Lecercle (2013), op. cit., p. 96.

⁴⁶ Reclus Élisée (1892) : « Aux compagnons rédacteurs des Entretiens ». *Entretiens politiques et littéraires*, juillet 1892. *He&T*, t. VI, p. 507.

⁴⁷ Sorel Georges (1911) : *Les Illusions du progrès*. Paris, Marcel Rivière, 2^e édition revue et augmentée, 344 p., p. 5-6.

du monde entier, de chaque race, de chaque être humain. C'est un sujet d'une importance urgente de nos jours, une question de vie et de mort pour les générations à venir. Je veux parler de la question de l'approvisionnement en nourriture... L'Angleterre et les nations civilisées sont en danger de mort parce qu'elles n'ont pas assez à manger. (...) Ce n'est que par les laboratoires que la faim pourra finalement se transformer en abondance »⁴⁸.

Bien sûr, Sir Crookes ne songe nullement à mieux répartir les richesses ou à la révolution sociale. Mais il annonce déjà un certain discours avec ses appels à « l'urgence » ou aux « générations à venir ». En revanche, tout en prônant la révolution sociale, Élisée Reclus ne déjuge pas l'ingéniosité technique des êtres humains pour la gestion des sols : « Si le genre humain s'occupait d'accroître méthodiquement les produits du sol et de ne rien laisser au hasard, que d'œuvres entamées pourraient s'achever, que de connaissances certaines pourraient être appliquées, que de progrès s'accompliraient ! »⁴⁹.

7. La question du « retour à la nature »

Élisée Reclus conclut son approche du progrès et de la civilisation en reposant la question de la nature. Une cinquantaine d'années auparavant, il avait déjà constaté qu'« il se manifeste depuis quelque temps une véritable ferveur dans les sentiments d'amour qui rattachent les hommes d'art et de science à la nature »⁵⁰. Reprenant cette thématique, il part de l'expression de « retour à la nature », et du mouvement social qui l'accompagne, pour l'élargir à d'autres considérations⁵¹.

À première vue selon lui, il semble y avoir une contradiction entre l'élaboration des nouveaux « droits de l'Homme et du Républicain », consacrés par la Révolution française, et la recherche, par cette même société moderne, d'un retour « vers les âges heureux et purs des tribus préhistoriques »⁵². De fait, alors que son texte de 1866 mettait l'accent sur la découverte des montagnes (ascensions, randonnées, description des paysages...) puis sur les nouveaux rapports entre la ville et la campagne, la conclusion de *L'Homme et la Terre* envisage d'emblée la question du « retour à la nature » dans son rapport entre lesdits civilisés et lesdits primitifs.

Cela permet d'abord, comme on l'a vu, d'affirmer l'unité du genre humain, et par conséquent la communauté de ses intérêts ou la possibilité d'un progrès commun. Pour cela, Reclus fait allusion aux « hommes de désir » évoqués par « le “philosophe inconnu“ du XVIIIe siècle », alias Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803) dont la pensée illuministe et christologique donne finalement aux êtres humains le pouvoir de dépasser la création divine. Il insiste, dans une veine toute bakouninienne qui sera reprise par l'anarchisme malatestien, sur l'importance de la volonté.

« Toutes les nations, y compris celles qui se disent ennemies, ne constituent, en dépit de leurs chefs et malgré les survivances de haines, qu'une seule nation dont tous les progrès locaux réagissent sur l'ensemble et constituent un progrès général. Ceux que le “philosophe inconnu“ du XVIIIe siècle appelait les “hommes de désir“, c'est-à-dire ceux qui veulent le bien et qui travaillent à le réaliser, sont assez nombreux déjà, assez actifs et assez harmonieusement groupés en une nation morale pour que leur œuvre de progrès l'emporte sur les éléments de régress et de dissociation que produisent les haines survivantes »⁵³.

Déclinant sa célèbre épigraphe postulant que « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même », Reclus insiste sur le fait que le double processus de volonté et de progrès n'est pas

⁴⁸ Crookes William (1917) : *The Wheat Problem: Based on Remarks made in the Presidential Address to the British Association at Bristol in 1898*. New York, Longmans, Green, and Co.

⁴⁹ *H&T*, t. VI, p. 300.

⁵⁰ Première phrase introduisant « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *La Revue des Deux Mondes*, t. 63, 15 mai 1866, p. 351-357 et 371-377.

⁵¹ *H&T*, t. VI, p. 508.

⁵² *Ib.*

⁵³ *H&T*, t. VI, p. 523

naturel, au sens fort du terme. « Le progrès conscient n'est pas un fonctionnement normal de la société, un acte de croissance analogue à celui de la plante ou de l'animal ; il n'éclot pas comme une fleur, mais se comprend comme un acte collectif de la volonté sociale, qui arrive à la conscience des intérêts solidaires de l'humanité et les satisfait à mesure et avec méthode, se consolidant d'autant plus que cette volonté s'entoure d'acquisitions nouvelles »⁵⁴.

Après une réfutation des théories de Hegel ou de Brück qui déterminent la course de l'histoire selon un trajet allant de l'Orient à l'Occident, Élisée Reclus pose alors son raisonnement géographique majeur. En effet, avec le progrès, « l'élément espace a perdu de son importance, car l'homme peut s'instruire et s'instruit en effet de tous les phénomènes du sol, du climat, de l'histoire, de la société qui distinguent les différents pays. Or, se comprendre, c'est déjà s'associer, se confondre en une certaine mesure. Certainement, le contraste existe toujours entre terre et terre, nation et nation, mais il s'atténue et tend graduellement à se neutraliser dans la compréhension des gens avertis. (...) Cette extension même du champ d'études, croissant avec les révolutions et les siècles, constitue un des principaux éléments du progrès : l'humanité consciente s'est constamment accrue en proportion même de l'assimilation géographique des terres lointaines au monde déjà scruté scientifiquement »⁵⁵.

Commençant par une allusion fine et nuancée à la célèbre formulation cartésienne, Élisée Reclus ajoute : « Maîtres désormais de l'espace et du temps, les hommes voient donc s'ouvrir devant eux un champ indéfini d'acquisitions et de progrès, mais, embarrassés encore par les conditions illogiques et contradictoires de leur milieu, ils ne sont point en mesure de procéder avec science à l'œuvre harmonique de l'amélioration pour tous »⁵⁶.

Autrement dit, il faut science et conscience pour progresser. Mais pour quoi faire ?

8. La « conquête du pain »

L'objectif est « la conquête du pain », titre que Reclus a d'ailleurs donné en 1892 à l'un des plus fameux livres de Kropotkine. Ce pain est à la fois matériel, moral et spirituel. Sa conquête n'est pas passive, mais active. Car « la conquête du Pain, telle que le vrai progrès l'exige, doit être réellement une conquête »⁵⁷. Sa finalité est l'éradication de la misère matérielle et morale, son moyen est la solidarité et la libre association — éléments fondamentaux du progrès.

Autrement dit, « dans son essence, le progrès humain consiste à trouver l'ensemble des intérêts et des volontés commun à tous les peuples ; il se confond avec la solidarité. Tout d'abord, il doit viser à l'économie, bien différent en cela de la nature primitive, qui prodigue les semences de vie avec si étonnante abondance. (...). Le fléau de la misère est un de ceux que la méthode scientifique, dans la répartition des biens de la terre, serait en mesure de corriger rapidement, puisque les ressources nécessaires à tous les hommes sont en surabondance »⁵⁸. La méthode scientifique, c'est-à-dire celle de la géographie, notamment, voit ainsi tracer sa feuille de route.

Après Descartes, Reclus poursuit ses références aux Lumières en évoquant Condorcet. « C'est aux conquérants du pain, c'est-à-dire aux hommes de labeur, associés, libres, dégagés du patronage, que se trouve remise la cause du progrès. C'est à eux qu'il reviendra d'introduire enfin la méthode scientifique dans l'application aux intérêts sociaux de toutes les découvertes particulières, et de réaliser le dire de Condorcet, que "la nature n'a mis aucun terme à nos espérances". Car, ainsi que l'a dit un autre historien sociologue [Taine], "plus on demande à la

⁵⁴ *H&T*, t. VI, p. 531.

⁵⁵ *H&T*, t. VI, p. 525-526

⁵⁶ *H&T*, t. VI, p. 527.

⁵⁷ *H&T*, t. VI, p. 528.

⁵⁸ *H&T*, t. VI, p. 534.

nature humaine, plus elle donne ; ses facultés s'exaltent à l'œuvre, et l'on n'aperçoit plus de limites à sa puissance »⁵⁹.

Cette recherche du progrès n'est pas qu'individuelle : elle doit être, elle ne peut qu'être collective. « Notre bonheur ne sera tenu pour tel qu'à la condition d'être partagé par tous, de s'être fait conscient, raisonné et de comprendre en soi les recherches passionnantes de la science (...). Tout cela nous éloigne singulièrement de la théorie du "Surhomme", telle que la comprennent les aristocrates de la pensée. (...) Chacun de ses progrès personnels est un progrès pour ceux qui l'entourent. (...) Il est certes individuel en ce sens que "chacun est le propre artisan de son bonheur", mais il n'est vrai, profond, complet, qu'en s'étendant sur l'humanité entière »⁶⁰.

Après cette critique implicite de Nietzsche, Élisée Reclus livre ses derniers mots qui concluent son ouvrage et son œuvre. « Ce n'est pas tel ou tel stade de l'existence personnelle et collective qui constitue le bonheur, c'est la conscience de marcher vers un but déterminé, que l'on veut et que l'on crée partiellement par sa volonté. Aménager les continents, les mers et l'atmosphère qui nous entoure, "cultiver notre jardin" terrestre, distribuer à nouveau et régler les ambiances pour favoriser chaque vie individuelle de plante, d'animal ou d'homme, prendre définitivement conscience de notre humanité solidaire, faisant corps avec la planète elle-même, embrasser du regard nos origines, notre présent, notre but rapproché, notre idéal lointain, c'est en cela que consiste le progrès. Oui nous avons progressé depuis le jour où nos ancêtres sortirent des cavernes maternelles, pendant les quelques milliers d'années que constitue la courte période consciente de notre vie »⁶¹.

Conclusion

On le voit : la plupart des questions soulevées par Reclus et les critiques qu'il formule restent d'une étonnante actualité. Sa conception du progrès, qui ne rejette pas les acquis techniques ou moraux, prend également en compte la possibilité de régress. Même si la théorie de l'évolution trace un cadre globalement progressiste, l'histoire n'est pas programmée comme le démontre la géographie des peuples par leur variété et leurs différentes adaptations au milieu.

De fait, les progressistes et les civilisés ne sont pas forcément ceux que l'on croit, et les sociétés modernes ont beaucoup à apprendre de « nos frères primitifs » — et réciproquement. Car le monde étant désormais connu et en interaction, le projet émancipateur selon Reclus passe par la prise en compte de ces interrelations fondée sur un effort non pas de pouvoir mais de « puissance » (c'est le mot qu'il utilise — de « capacité » dirait Proudhon) et de « volonté ».

Le « retour à la nature » n'est donc pas contradictoire avec une autre organisation et gestion des milieux. « Cultiver notre jardin terrestre » va de pair avec la « conquête du pain » matériel et moral. Le projet libertaire reclusien doit donc tout autant se méfier de ceux qui ruinent « l'harmonie secrète établie entre la terre et les peuples qu'elle nourrit » que des « dénigreur » du progrès, des « discoureurs, des « esprits chagrins » ou des « prophètes de malheur », souvent des religieux ou des décadentistes qui annoncent la fin du monde pour mieux exercer leur pouvoir.

On reconnaîtra sans peine dans ce dernier constat la dérive actuelle des catastrophistes de l'écolocrature qui pavent la voie à un « capitalisme vert ». Car loin de s'effondrer, le capitalisme se recompose. Comme les socialistes autoritaires ont permis la mise en place du fordisme, par la bureaucratisation syndicale ou leur intégration au sein des appareils d'État, les partis verts favorisent une nouvelle évolution du capitalisme, sans syndicats mais toujours avec l'État.

À Saint-Étienne, le 1^{er} juin 2015, Ph. P.

⁵⁹ *H&T*, t. VI, p. 530.

⁶⁰ *H&T*, t. VI, p. 539-540.

⁶¹ *H&T*, t. VI, p. 540-541.